



Ordre des traducteurs, terminologues
et interprètes agréés du Québec

Circuit

www.ottiaq.org

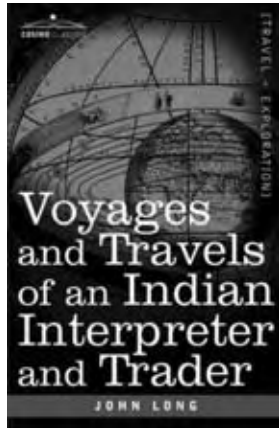
LA TRADUCTION MULTILINGUE : POINTS DE VUE



John Long, l'interprète errant

Londonien d'origine, Montréalais d'adoption, parlant français et iroquois, ivre de grands espaces, John Long deviendra le frère et compagnon d'armes des Amérindiens en travaillant au service des marchands de fourrures.

par Jean Delisle,
trad. a., term. a.



Dès son plus jeune âge, le Londonien John Long rêve de parcourir les grands espaces du Nouveau Monde. Tout ce que l'on sait à son sujet figure dans ses *Voyages and Travels of an Indian Interpreter and Trader*. Ce récit, publié en 1791, paraît en allemand la même année et en français trois ans plus tard. On ignore la date de la naissance de Long et celle de son décès. On peut présumer qu'il a une vingtaine d'années en 1768, lorsqu'il traverse l'Atlantique à bord du *Canada*. Un contrat d'apprentissage le lie à un marchand.

Débarqué à Montréal en qualité de commis, il passe les sept années suivantes dans les environs de cette ville. Pragmatique, il étudie le français « dont la connaissance [est] une nécessité dans les relations commerciales avec les naturels du pays [les Canadiens] ». Il s'initie à la traite des fourrures et apprend la langue des Iroquois du Sault-Saint-Louis, aujourd'hui Kahnawake. « Je sus bientôt le nom de chaque article de commerce en langues iroquoise et française. »

Au terme de son contrat de sept ans, le jeune Long est déterminé à satisfaire pleinement sa soif de

liberté et d'aventure. Sa fréquentation des Indiens a augmenté « son humeur naturellement errante ». Il préfère un service actif en leur compagnie à tout autre mode de vie.

À la tête d'une patrouille de dix Indiens, il accompagne le capitaine La Motte dans les colonies anglaises à la recherche du meurtrier d'un officier de l'armée. Étant le seul membre de l'expédition à parler anglais, c'est lui qui sert d'interprète lors de l'interrogatoire d'un prisonnier américain qu'on a attaché à un arbre.

Chaque fois qu'il le peut, Long se rend au lac des Deux Montagnes, où il s'exerce avec ardeur à la profession d'interprète, tout en perfectionnant sa connaissance du sauteux, qui est, dit-on, « de l'iroquois à peine déformé ». Son souhait est de se rendre dans les Pays d'en Haut.

L'interprète juge important de « s'indianiser ». Pour ce faire, il se mêle aux danses rituelles, participe aux épreuves d'endurance dont les Indiens sont friands et apprend les techniques de la chasse, les cris de guerre, la fabrication d'un canot d'écorce et la confection de mocassins. Petit à petit, il gagne ainsi l'affection de ses hôtes.

Le sauteux est la langue d'usage de la traite des fourrures et John Long parvient selon ses dires à la maîtriser très bien. Cela lui vaut en 1777 de se voir confier par un marchand la direction, en qualité d'interprète, d'un groupe de trafiquants devant se rendre au lac Nipigon, au nord du lac Supérieur.

Adopté comme « frère et compagnon d'armes » par le chef sauteux Madjckewiss, Long découvre que les épreuves de l'adoption comportent de dures souffrances physiques. C'est le prix à payer pour ne

pas perdre l'estime et la considération de sa « famille indienne ». À la fin de la cérémonie, on lui donne le surnom d'*Amik* ou Castor. Après deux pénibles hivernages dans les forêts inhospitalières du nord de l'Ontario, Long aspire à une existence plus paisible à Michillimakinac, plaque tournante du commerce des pelleteries, située à la jonction des lacs Huron et Michigan.

Le commerce des fourrures

La Révolution américaine perturbait le commerce des fourrures dans l'arrière-pays, au sud du poste de Michillimakinac. Les trafiquants de cette région avaient confié leurs fourrures de l'hiver précédent à l'interprète du roi Charles-Michel Mouet de Langlade posté à Prairie du Chien, dans le sud du Wisconsin, car il était trop risqué de les acheminer à Montréal. Considérant qu'il est le seul à pouvoir se charger du rôle d'interprète, Long consent « à exposer [sa] vie à tous les dangers » et part récupérer les ballots de pelleteries. Trente-six Renards et Sioux ainsi que vingt trafiquants de Montréal l'accompagnent. La précieuse cargaison est livrée sans encombre à Montréal en septembre 1780.

De Montréal, Long se rend à Québec, d'où il entreprend une autre expédition pour le compte d'un marchand désireux de profiter de sa connaissance des « langues de l'Inde » [sic]. Il se dirige vers Tadoussac, remonte le Saguenay et hiverne à Chicoutimi. Au printemps, il se rend au lac Matagami, puis revient à Québec avec ses fourrures en août 1781. Très satisfaits de la cargaison, ses commettants lui offrent un « fort beau présent » en plus de

son salaire. Puis il va passer l'hiver à Montréal.

Voyant qu'aucune perspective d'avenir ne s'offre à lui au Canada, Long retourne en Angleterre en 1783. Dès l'année suivante, ne pouvant résister à l'appel des grands espaces, il revient au Canada. Mais il n'a pas de chance : pendant trois ans, il aura du mal à trouver du travail et accumulera les dettes. Il explore les possibilités du côté de New York, mais sans plus de succès.

Après une autre vaine tentative en Ontario, le coureur des bois se rend à l'évidence : il ne pourra pas organiser un voyage dans les territoires propices à la traite des fourrures. En 1787, il regagne l'Angleterre. Ses errances en terre d'Amérique prennent fin définitivement.

Un témoignage objectif

Rares sont les interprètes canadiens à nous avoir laissé un témoignage écrit de leurs activités. Même si ses préjugés d'Européen blanc, colonialiste, chrétien et « civilisé » sont solidement ancrés chez lui et qu'il adopte parfois un ton paternaliste, John Long entretient un sentiment favorable à l'égard des Autochtones. On aurait tort de croire qu'il voit en eux, comme son traducteur français Jean Baptiste Louis Joseph Billecocq, « un être d'une espèce qui, pour être supérieure à la bête, n'en est pas moins fort en dessous de la nôtre ».

Long n'hésite pas à critiquer l'Homme Blanc drapé dans la supériorité présumée de sa morale. Les ravages que cause au sein des populations autochtones le cruchon de rhum, « la liqueur indienne », indispensable marchandise d'échange l'attriste. Il déplore aussi l'inégalité des sexes dont les femmes sont



victimes. À notre époque, Long aurait été, à n'en pas douter, un ardent défenseur des droits de la personne.

On peut penser qu'il décrit assez fidèlement les conditions de travail difficiles des interprètes de son époque. Il sait pimenter son récit d'anecdotes savoureuses. Il écrit, par exemple, que les Cherokees prennent plaisir à s'affubler de sobriquets. Un interprète aux mœurs dissolues et au langage grivois méritait celui d'« interprète de robes de squaws ».

L'intérêt personnel et professionnel que Long accordait à l'étude des langues transparaît dans les nombreux vocabulaires qu'il annexe à ses *Voyages* et qui totalisent pas moins de cent dix pages. Il fait suivre son journal de plusieurs listes

de mots utilisés par les Agniers, les Algonquins, les Chaouanons, les Inuits, les Mohegans et les Sauteurs. La maîtrise des langues lui était indispensable pour acquérir une connaissance intime de la mentalité, du génie particulier et des inclinations de ses frères d'adoption.

John Long n'est pas venu fouler le sol du Nouveau Monde en simple « touriste », en aventurier sans scrupule ou en trafiquant cupide. Il est venu y chercher un gagne-pain, certes, en travaillant au commerce lucratif des fourrures, mais, en tant qu'interprète, il s'est révélé un observateur averti de l'être humain. Il a voulu participer pleinement à la culture et au mode de vie de ceux qui l'ont accueilli, apprécié, adopté. ☺